

Jean Terrasse, *De Mentor à Orphée. Essais sur les écrits pédagogiques de Rousseau*, Hurtubise HMH, Collection « Brèches », Ville LaSalle, 1992, 231 pages.

Philip Knee

Volume 21, Number 2, Fall 1994

Les femmes et la société nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/027300ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/027300ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société de philosophie du Québec

ISSN

0316-2923 (print)

1492-1391 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Knee, P. (1994). Review of [Jean Terrasse, *De Mentor à Orphée. Essais sur les écrits pédagogiques de Rousseau*, Hurtubise HMH, Collection « Brèches », Ville LaSalle, 1992, 231 pages.] *Philosophiques*, 21(2), 624–627.
<https://doi.org/10.7202/027300ar>

Jean Terrasse, *De Mentor à Orphée. Essais sur les écrits pédagogiques de Rousseau*, Hurtubise HMH, Collection « Brèches », Ville LaSalle, 1992, 231 pages.

par Philip Kneec

Dans un précédent ouvrage publié en 1977, *Rhétorique de l'essai littéraire*, Jean Terrasse proposait une série de courtes études portant sur la forme de quelques œuvres fort éloignées les unes des autres, où se succédaient par exemple un beau petit texte consacré à l'ironie dans les *Pensées* de Pascal et une analyse des *Manifestes du surréalisme*. Il met en œuvre ici le même type de lecture, mais en l'appliquant à un seul auteur, dont Terrasse est un spécialiste reconnu depuis de nombreuses années, et à un seul de ses thèmes. La pédagogie est certes un enjeu immense chez Rousseau, peut-être l'enjeu par excellence de sa pensée, mais il reste assez circonscrit en l'occurrence puisque Terrasse se limite

à l'éducation privée. Ceci lui permet de laisser de côté tous les textes politiques de Rousseau et de s'en tenir aux premiers écrits du précepteur, le *Mémoire à M. de Mably* et plus brièvement le *Projet pour l'éducation de M. de Sainte-Marie*, aux *Lettres morales* qui relèvent, en effet, d'un projet éducatif entendu au sens large, à certaines lettres de *La Nouvelle Héloïse* relatives aux méthodes pédagogiques de Saint-Preux pour Julie et de Julie et Wolmar pour leurs enfants, et bien sûr à l'*Émile*, avec son prolongement romanesque *Les Solitaires*, dont l'analyse occupe près de la moitié du volume.

Les lecteurs philosophes pourraient être déçus par ce livre, car il procède d'un parti-pris méthodologique que le titre n'indique pas clairement et que l'introduction n'énonce qu'allusivement. Or, s'il est ignoré, ce parti-pris peut être à l'origine d'un sentiment de frustration, alors qu'en fait l'ouvrage réalise fort bien les objectifs qu'il s'est assignés. Selon Terrasse, on ne peut rien comprendre à ce que nous dit Rousseau dans ces textes pédagogiques en négligeant la manière dont il le dit. L'ouvrage s'attache donc à leur forme, mais moins à l'étude du style qu'au dévoilement de leur structure rhétorique, au décodage de leurs stratégies de persuasion. La manière de dire révèle une situation humaine, et au fil des œuvres la relation de Rousseau à cette situation et sa façon de la manifester se modifient : en substance, l'impuissance du précepteur se transforme petit à petit en triomphe de l'artiste. Ce qui est en jeu c'est donc l'histoire d'une métamorphose : jouant le rôle de Mentor dans les premiers essais, Rousseau se laisse entraîner par son sujet, il esthétise de plus en plus son entreprise, au point de finir, à la fin de l'*Émile*, par prendre le rôle d'Orphée en faisant une œuvre d'imagination pure. Dans cette perspective, Terrasse suggère que Rousseau pourrait bien être « le premier représentant de la modernité, en tant qu'il a su, avant tous les autres, transformer l'impuissance en beauté, les défaillances en bonheur d'écrire. » (p. 14).

S'il n'est pas pertinent de condamner les idées de Rousseau dans le *Mémoire à M. de Mably* au nom de son expérience pédagogique désastreuse, ou encore de rejeter celles de l'*Émile* parce qu'il a abandonné ses enfants (problème que Terrasse évoque rapidement mais fort bien), c'est que les rôles de père, de pédagogue et d'amoureux sont sacrifiés par Rousseau à celui d'artiste. Or, « comme Platon l'explique dans l'*Ion*, le rhapsode qui chante une bataille en sait moins sur l'art de la guerre qu'un général d'armée, mais c'est pour cela qu'il est rhapsode. » (p. 26) Certes, Terrasse ne néglige pas complètement les idées de Rousseau sur l'éducation, telles qu'elles se manifestent par exemple dans la grande lettre de *La Nouvelle Héloïse* (5^e partie, III) où Julie décrit son manquement de l'autorité et où Wolmar argumente contre le sensualisme; et quelques pages sont consacrées à la pédagogie dite « négative » telle qu'elle se déploie dans les premiers livres de l'*Émile*. Mais l'essentiel est ailleurs, car Terrasse entend se distinguer de certains interprètes des œuvres pédagogiques, comme Jean Château ou Robert Derathé, qui s'en sont tenus à leur contenu philosophique. S'ils touchent à des sujets philosophiques, ces textes sont d'abord littéraires, car en définitive le principal rôle que Rousseau a sacrifié à celui d'écrivain est bien celui de philosophe.

Dans le beau chapitre consacré aux *Lettres morales*, Terrasse démêle avec finesse l'écheveau des liens entre Rousseau, Sophie d'Houdetot et son amant Saint-Lambert, où s'entrecroisent les voix du séducteur, du sage, de l'amant

malheureux. Analysant, par exemple, comment Rousseau se garde de requérir l'amour de Sophie mais s'exprime de telle sorte qu'elle se sente coupable de ne pas l'aimer, Terrasse démontre impitoyablement que « le talent littéraire de Rousseau lui dicte un chef-d'œuvre de lâcheté » (p. 82). Or il n'y a pas à proprement parler de message dans ces lettres, selon Terrasse, leur substance résidant justement dans le lien tissé entre le destinataire et le destinataire, dans les procédés grâce auxquels Rousseau s'impose comme écrivain. En s'adressant à Sophie, il ne cherche pas à disputer avec les philosophes, mais à parler à son cœur; non à lui donner des leçons, mais à lui faire sa profession de foi. Bref, c'est la critique pascalienne de la raison qui se trouve mise en jeu dans cette communication, car le langage de Rousseau trouve son fondement en lui-même non dans des preuves extérieures; le savoir communiqué est celui de la voix intérieure, et s'il est vrai ce n'est que parce que Rousseau le dit !

Dans le même sens, la question de la bonne interprétation de l'*Émile* est sans solution si on la pose indépendamment du contexte qui fait naître l'œuvre, et si on ne réfléchit pas d'abord sur la manière dont sa structure autorise le jeu des interprétations. Il s'agit moins pour Rousseau de prouver que de plaire et de frapper, et l'expérience vécue à laquelle il fait appel chez son lecteur ne devient une preuve que dans la mesure où la sympathie du lecteur a été préalablement acquise. L'espace littéraire est celui où l'auteur a toujours raison parce qu'il est à lui-même sa raison : il dit ce qu'il dit parce qu'il le sent et non pour répondre aux critères habituels de vérité. C'est pourquoi l'entreprise de Terrasse consiste à étudier non les thèses de l'*Émile*, mais sa méthode de composition, et à passer en revue les techniques rhétoriques et argumentatives de l'ouvrage (citations, analogies, syllogismes) en s'appuyant sur le *Traité de l'argumentation* de Perelman et Olbrechts-Tyteca. On voit ainsi comment Rousseau coud des fragments écrits par jets successifs, ce qui lui permet de traiter son sujet sans brider son inspiration; comment il interpelle ses lecteurs potentiels et les piège petit à petit en les sommant soit de répandre la bonne parole soit d'avouer leur mauvaise foi; comment il les manipule en tentant de leur faire croire qu'ils ont observé eux-mêmes ce qui leur a été mis sous les yeux. Dans quelques-unes des pages les plus fortes de l'ouvrage (p. 137-141), Terrasse montre de quelle manière cette rhétorique de la dissimulation combine le langage du cœur avec un certain mode de dévoilement du réel, non pour tromper le lecteur, mais pour concilier l'action du précepteur et le but véritable de l'éducation : amener l'enfant à être libre. En effet, les relations qui s'établissent entre l'enfant et le monde extérieur grâce aux interventions du maître sont les mêmes que Rousseau institue entre le lecteur et l'objet du livre. Les quatre premiers livres de l'*Émile* ont distingué le sujet et l'objet, afin de rendre cet objet discernable pour le lecteur. Puis, par le recours à la fiction à la fin de l'ouvrage, Rousseau définit un « archétype », une forme pure, plus vraie que tous les visages du réel qui n'en sont qu'une approximation grossière. Or cet archétype résulte de la fusion du sujet et de l'objet, fusion toute naturelle si l'on considère que la connaissance est intérieure et que seul le lecteur de bonne foi peut le comprendre.

Pour ceux qui veulent évaluer la justesse ou la portée de la pensée de Rousseau, ce livre ne présentera sans doute qu'un intérêt limité. Mais il n'est pas indispensable d'adhérer à la vision d'ensemble qui l'anime pour apprécier

ce qu'il accomplit. Comme lorsqu'on lit Rousseau, il convient ici de cheminer lentement, de s'attarder et de revenir en arrière, de se laisser prendre au jeu des analyses subtiles et attachantes qui sont proposées pour les goûter. Notons toutefois que le scrupule « universitaire » dont fait preuve Terrasse en accumulant au fil des pages des références à une multiplicité de commentateurs avant d'avancer ses propres hypothèses, est parfois exaspérant, d'autant plus que certaines de ces références nous ont paru franchement superflues. Mais c'est là une réserve somme toute secondaire à l'égard d'un ouvrage qui est autrement d'une grande élégance.

Faculté de philosophie
Université Laval

